*L’Échiquier*

Deux passions, les échecs et la littérature, sont les piliers d’un roman qui se tisse progressivement, au fil des « glissements fugitifs » à travers le dédale de la création. Dans *L’Échiquier*, le lecteur explore ce labyrinthe de la conscience du créateur en découvrant à chaque pas des réflexions métapoïétiques : à partir de la traduction et de la cristallisation du projet romanesque, de l’expérience du tournage d’un film, jusqu’aux rencontres avec le joueur d’échecs Gilles Andruet, dont la mort devient l’occasion d’une nouvelle méditation philosophique sur la filiation artistique et sur la fragilité de l’être humain.

Jean-Philippe Toussaint réalise une enquête ludique sur la manière dont la littérature explore les cercles concentriques de la pensée et du monde contemporain[[1]](#footnote-1). L’auteur revient sur des thèmes et stratégies récurrentes dans son œuvre afin de problématiser le discours littéraire actuel. Conçu dans le contexte d’une crise globale (la pandémie de Covid-19), le roman évoque par une série de dissections autofictionnelles et intertextuelles la nécessité de repenser les enjeux de l’art et la mission de l’auteur, *re*défini en tant que *scriptor ludens*. Le lecteur découvre ainsi les 64 chapitres du roman qui ne correspondent pas seulement aux cases de l’échiquier, mais aussi à des hypostases intellectuelles, chacune représentant un mouvement potentiel sur l’échiquier de la création ou de la mémoire et désignant une forme de résistance devant la mort.

À travers un vaste réseau intertextuel (au sein duquel Proust, Zweig, Perec ou Nabokov sont des références clés), le narrateur approfondit le problème du but de la littérature dans le contexte de la crise de l’humain. Mais, entre les échos de la perspective logico-mathématique évoquée par Perec, le système de Nimzovitch et le pouvoir réparateur de l’(auto)fiction, où se placent les démarches de Toussaint ? Dans son dernier roman, les limites de la fiction sont placées sous le signe de nouvelles stratégies grâce à une écriture en contrepoint, minimaliste, pourtant incisive, à travers laquelle plusieurs thèmes et plans sont abordés à force égale.

Si la phrase liminaire du roman marque l’idée d’une rupture, « J’attendais la vieillesse, j’ai eu le confinement » (p.7), cette crise étant doublée par le besoin urgent de trouver un nouveau projet intellectuel, le confinement s’avère une occasion de transformer la matière de la mémoire en art. Ainsi, la nécessité de sonder en profondeur cette matière déclenche la lutte contre un blocage (le désœuvrement, dans les termes de Maurice Blanchot),compris comme le sentiment de l’impossibilité de l’œuvre. L’incursion, aussi dynamique qu’intime et parsemée d’humour, dans l’atelier (méta)poïétique de l’auteur, dévoile la complexité de la (ré)écriture de soi, tout en donnant à voir une enquête humaine et littéraire, à travers laquelle les repères chronologiques et esthétiques s’enchevêtrent dans le présent infini de la création. L’effort de dépasser le blocage mène à un ambitieux projet *tricéphale* : à la traduction d’une fameuse nouvelle de Stefan Zweig et à la rédaction d’un essai sur la traduction s’ajoute le projet du livre, assimilable à un « journal de bord » (p. 42) dans lequel le romancier confronte son passé et les défis de l’exercice littéraire.

Chez Toussaint, la littérature et les échecs ont toujours été indissociables. Or, la traduction du *Joueur d’échecs* de Zweig, traduction qui reçoit le titre du premier roman inédit de Toussaint, *Échecs*, marque un geste double : intra- et intertextuel. En tant que point essentiel des problématisations ontologiques et littéraires, l’ambivalence sémantique du terme *échecs*, désignant à la fois le jeu d’échecs et l’idée d’insuccès, vise les plans de la conscience et de la création, tout en révélant les deux fidélités divergentes (par rapport à Zweig et à soi-même) qui jalonnent le roman. L’auteur réalise ainsi un « geste symbolique » (p. 27) qui détermine autant l’hommage à l’écrivain autrichien qu’une fidélité au jeune écrivain et homme d’autrefois, en soulignant de la sorte l’évolution de son œuvre. Le choix d’offrir au texte traduit le même titre que celui de son premier roman ne peut être réduit ni à un simple geste d’identification avec l’œuvre ni à un pur artifice du traducteur — il montre que la traduction signifie (re)lecture et (ré)écriture de soi.

Sans rien laisser au hasard, Toussaint restitue le plaisir du jeu littéraire et offre une perspective particulière sur la littérature comprise comme « abri mental » (p. 193), sur l’œuvre qui, tout comme un jeu d’échecs à possibilités infinies de jeu, constitue, même pour un instant, « une protection intellectuelle inégalable contre les menaces du monde extérieur » (p. 204).

1. En dévoilant une « géographie mentale », selon Lidia Cotea, dans « Jean-Philippe Toussaint sau literatura ca teritoriu al urgenței », *Buletin Științific, Fascicula Filologie*, *Seria A*, XXXII/2023, p. 220. [↑](#footnote-ref-1)